Document généré le 23 avr. 2024 23:21

Québec français

Nouveautés

Numéro 32, décembre 1978

URI : https://id.erudit.org/iderudit/56550ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

(1978). Nouveautés. *Québec français*, (32), 4–9.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1978

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LINGUISTIQUE

Les régionalismes du français
Albert DOPPAGNE
Duculot, Paris-Gembloux, 1978, 94 p.

« Le Québécois se reconnaît à la façon dont il dit les T et les D devant une voyelle : *dix* devient presque "dzis" et *rater* s'entend comme "ratser". » (p. 18). Va pour « dzis ». Pour ce qui est de « ratser », six millions de Québécois seraient « tsentsés » de « réfutser » l'affirmation de Doppagne. « Au Canada comme en Suisse, une des questions de simple courtoisie que l'on pose à son hôte en le saluant le matin est souvent : *Vous avez joui* ? Le Français et le Belge répriment difficilement un sourire, même s'ils ne sont plus sous le coup de leur premier étonnement ! » (p. 25). Là, de quoi étonner Québécois et Suisses aussi !

Devant de telles erreurs, le lecteur finit par se méfier d'autres « faits » rapportés par l'auteur et se demande si celui-ci maîtrise vraiment son sujet. Est-il linguiste ou profane ? Tantôt il semble *décrire* des faits de langue un peu à la manière du linguiste, tantôt il semble *prescrire* ce qu'il juge conforme au « bon usage » et *proscrire* ce qui ne le serait pas. Puisque les discours du linguiste et du puriste sont fondamentalement contradictoires, le mariage des deux paraît quelque peu forcé.

Par ailleurs, presque la moitié du livre est consacrée à des listes de régionalismes belges, québécois, suisses... Où sont les régionalismes français ? « La France elle-même constitue une mine extraordinaire de régionalismes. Nous aurions voulu y faire écho mais plusieurs circonstances nous ont invité à nous abstenir » (p. 47). Pareille exclusion agace. Le public lecteur, non initié à la linguistique et à la dialectologie, pourrait effectivement s'intéresser à un essai de vulgarisation qui lui permettrait de mieux cerner toute l'ampleur du phénomène des français régionaux. La perspective déformante causée par l'absence de la France ne peut que contribuer à amplifier une certaine croyance populaire : les régionalismes seraient la propriété exclusive de quelques peuplades subsistant en marge de la métropole et baragouinant un drôle de français. Drôle de petit livre.

[Christophe HOPPER]

Poétique/pratique
Daniel DELAS
CEDIC, Paris, 1977, 173 p.

Cet ouvrage fait partie d'une collection que les professeurs de français auront avantage à connaître dans la mesure où ils sont intéressés à renouveler leur conception du langage poétique (au sens large de « travail sur le matériau verbal ») en fonction de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. La collection comprend déjà des titres sur le récit, le théâtre et la poésie dont les possibilités de développement sur le plan didactique sont évidentes.

La partie principale de *Poétique/pratique*, qui porte exclusivement sur la poésie au sens restreint de « genre poétique », présente et illustre les concepts-clés de la pratique poétique moderne aussi bien en fonction de la lecture que de l'écriture. Les concepts connus de *prosodie*, de *vers* ou de *style*, par exemple, s'y trouvent repris sous l'éclairage parallèle des concepts plus modernes de *connotation*, d'*espace poétique*, d'*écriture*, d'*énonciation*, etc. La présentation de ces concepts n'est peut-être pas faite dans l'optique d'une pratique didactique immédiate car le livre n'est pas un manuel à mettre entre les mains des élèves, mais un instrument didactique pour le professeur lui-même. Celui-ci y trouvera de nombreuses suggestions pour des activités (des pratiques) de lecture et d'écriture en classe de français, plusieurs pistes à exploiter dans des activités d'apprentissage portant sur le discours poétique. On y rencontre, au surplus, des descriptions particulièrement éclairantes des démarches de lecture qui conviennent aux textes modernes les plus connus et déjà utilisés dans l'enseignement ; le professeur, qu'il connaisse ou pas ces textes, y trouvera d'excellentes suggestions concernant leur exploitation didactique possible, pourra mieux voir par quels biais ils peuvent être introduits dans l'apprentissage du langage.

L'ouvrage est complété par *trois lectures explicatives* de textes poétiques à partir desquels l'utilité des concepts présentés auparavant est démontrée, par un *guide bibliographique* présentant et commentant les principaux courants de poétique moderne (la rhétorique, la stylistique, les écoles) et par des fragments permettant de constituer un *Art poétique moderne*.

Au total, par conséquent, de quoi se donner d'excellents *moyens pratiques* de revigorer son enseignement de la poésie.

[Jean-Claude GAGNON]

Les approches didactiques pour l'enseignement de la littérature au cours secondaire
Jean-Claude GAGNON
Université Laval, Sciences de l'Éducation, 1978, 73 p.

Dans le cadre d'un travail de consultation pour le M.E.Q., Jean-Claude Gagnon a rassemblé les principales approches pour l'enseignement de la littérature. Une première partie présente les approches anciennes dont les réalisations les plus connues sont le *Castex & Surer* et le *Lagarde & Michard*. À lire des extraits de ces collections, on pourra mieux prendre conscience de ce qui nous sépare de la conception classique du littéraire. La didactique préconisée par le programme-cadre est abordée dans la deuxième partie et illustrée par de larges extraits de plans d'étude régionaux. Enfin, le document aborde les perspectives actuelles. Celles-ci prennent en compte les fonctions du langage, le schéma de la communication et l'opposition connotation / dénotation. L'auteur prend soin de bien distinguer les connaissances linguistiques nécessaires à l'enseignant de celles dont a besoin l'étudiant. Mise en garde fort bienvenue après les paragraphes sur la substance et la forme du signifié et du signifiant !

Un dernier chapitre touche à la question des manuels (*Folio-Guides, Gromer et Reidlin, U.M.A.*) et de la didactique du littéraire dans les P.P.M.F.

Ce document est disponible sur demande au P.P.M.F.-Laval.

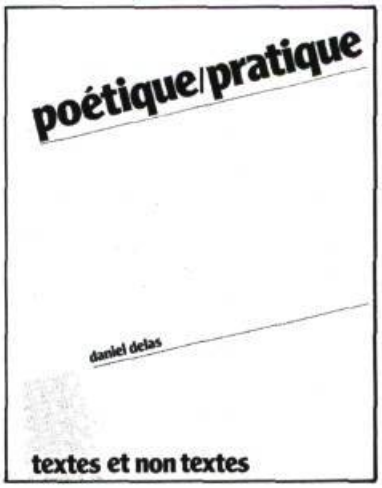
[Christian VANDENDORPE]

ROMANS

La montagne secrète
Gabrielle ROY
Stanké, 10/10, Montréal, 1978, 222 p.

Publié la première fois en 1961, aux éditions Beauchemin, réédité ensuite à Paris, en 1962, chez Flammarion, le roman *La montagne secrète* connaît, après plusieurs réimpressions,

nouveautés



une nouvelle réédition, cette fois en format de poche, dans la collection « Québec dix/dix » aux éditions Alain Stanké, ce qui, à $3.95, le met à la portée de toutes les bourses.

Ce n'est peut-être pas le roman le plus vigoureux de Gabrielle Roy ; son style méditatif en fait une sorte de longue réflexion sur l'art en une suite de petits tableaux qui se complètent, comme la série de dessins, d'esquisses, de pochades de Pierre Cadorai. La montagne est bien, pour l'un comme pour l'autre, le symbole d'un absolu à atteindre, d'une quête insatiable de l'infini si fortement enracinée au cœur de l'homme.

Sur les pages couverture, une maquette réalisée d'après un autoportrait de René Richard nous poursuit tout au long de notre lecture. Ce regard impénétrable, lointain, infiniment triste, n'est-ce pas celui de Pierre lui-même, n'est-ce pas celui de tout homme qui entrevoit la montagne secrète et tente désespérément de fixer son inépuisable beauté ?

L'art de Gabrielle Roy est imprévisible. Il nous saisit là où on s'y attend le moins, au détour d'une phrase que l'on croyait innocente, à l'évocation d'un paysage imaginaire qui devient bouleversant de vérité. Et toujours, omniprésentes, donnant à tous les sentiments cette charge dramatique qui nous émeut tant, cette tendresse et cet amour de la vie qui réussissent à masquer la détresse infinie de l'homme. [Maurice ÉMOND]

La haine entre les dents
Alice BRUNEL-ROCHE
Leméac, Montréal, 1978, 202 p.

Le premier roman d'Alice Brunel-Roche, *La haine entre les dents*, ressemble, par certains de ses aspects, à un naïf mais troublant devoir d'écolier. Il décrit sous forme de journal intime l'ascension sociale d'une petite fille d'un quartier populaire de Montréal, Hochelaga. Accueillie dans le « grand couvent », elle ambitionne de devenir médecin. Elle le deviendra effectivement. Mais alors que l'avenir s'annonce des plus prometteurs, une histoire d'amour mal assumé débouchant sur la haine la fait sombrer dans la folie.

L'histoire, pour touchante qu'elle soit, n'« accroche » vraiment que vers la fin. Les brimades de l'enfance et de l'adolescence dans une atmosphère familiale tiède, puis dans un couvent paroissial où les sœurs ressemblent étrangement à celles de Claire Martin, sont accompagnées des découvertes troublantes de Marie-Noëlle : la laideur et la méchanceté existent partout. Mais qu'à cela ne tienne ! Son ambition démesurée, qui atteint les proportions d'une obsession, la conduira quand même à la médecine. Son cerveau surexcité, ses facultés tendues par l'angoisse de la réussite, ne résisteront pas à une rivalité amoureuse tragique et haineuse.

À vrai dire, ce sont plutôt les commentaires (en italique) qui encadrent (p. 9 à 16 et p. 202 et 203) ou partagent (p. 85 et 86 et 119 à 136) le récit qui transmettent l'émotion de l'héritière spirituelle du journal, en même temps qu'ils expliquent et justifient un peu gauchement le comportement de l'héroïne. L'auteur s'était d'ailleurs appliqué à susciter la sympathie, sinon la compassion, du lecteur en usant d'une expression parfois débraillée. L'écrivain n'aura certes pas besoin de ces artifices pour réussir sa carrière. [Gilles DORION]

Les Ozerov ; I - L'héritier
Roxanne DESLONGCHAMPS
Fides, Montréal, 1978, 273 p.

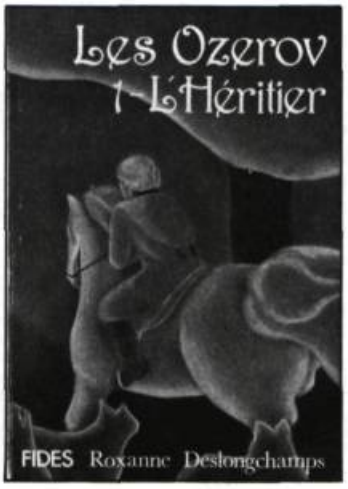
Dans sa collection « Espace-temps », les éditions Fides publient des livres qui sauront enchanter les lecteurs de science-fiction. En février dernier paraissait *Les Voyageurs du temps* de Reynald Lefebvre qui nous proposait un retour aux seizième et dix-septième siècles dans une machine de l'an 2276. Cette fois, avec Roxanne Deslongchamps, il s'agit davantage d'histoire-fiction. L'auteur situe son aventure au dix-neuvième siècle dans un pays imaginaire, la Vollynie, là où se trouve la Roumanie actuelle. Dans ce petit royaume règne Alexandre IX. Après la mort de Nikolas, fils aîné du roi, et la disparition de Michaël, son dernier fils, l'héritage du trône est réclamé par le neveu Vladimir. C'est alors qu'entre en scène Karel Tchernytchev, en réalité le petit-fils du roi, mais dont la véritable identité doit rester secrète.

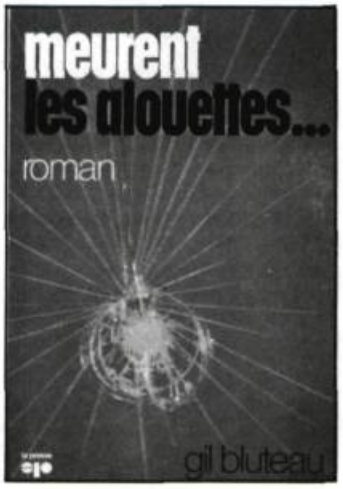
L'auteur conduit son récit avec vigueur et imagination. Les personnages sont bien campés et l'atmosphère de l'époque est recréée avec beaucoup de talent. Le sens chevaleresque de l'amitié et de l'honneur saura séduire les jeunes et les moins jeunes. Un livre fort intéressant écrit dans une langue élégante. Nous attendons la suite avec impatience. [Maurice ÉMOND]

Meurent les alouettes...
Gil BLUTEAU
La Presse, Montréal, 1978, 254 p.

Quelle amertume et quelle lucidité baignent les « six fêtes en compagnie de ses fantômes » auxquelles nous convie André Bordeleau, le héros implacable du premier roman de Gil Bluteau ! À quarante ans, désillusionné par « cet éternel miroir aux alouettes, incassable, derrière lequel l'ennui, la souffrance et la mort attendaient leurs proies en ricanant », il décide de mettre fin à la mascarade en supprimant une des six (principales !) maîtresses qu'il a eues au cours de sa vie et qui lui ont apporté désillusions, déceptions et déboires de toutes sortes, à côté de brèves joies fugitives. Pour se venger avec une parfaite impunité, il se camoufle derrière l'écran de la folie, en effectuant une réclusion volontaire dans une clinique psychiatrique et en s'entourant d'un silence infranchissable. Les six jours de congé qu'il obtient du directeur, il les met à profit et part à la recherche des femmes qu'il a connues et d'autres... Une seule mourra, car, selon l'étonnant jeu de roulette russe auquel il se livre en justicier, il a placé une seule balle dans le barillet de son revolver.

Le roman est superbement bâti et admirablement écrit. Trois axes temporels se superposent ou s'enchevêtrent avec une habileté incomparable. Le récit s'ouvre au moment où André, qui a pris le train en direction de Chicoutimi, pour passer sa semaine de « congé et de recyclage », se raconte. Au fil des minutes qui s'écoulent au rythme de la trépidation du train et qui sont indiquées en épigraphes au titre de chaque chapitre, on suit les péripéties du voyage en canot qu'il a accompli sur le Saguenay, de Chicoutimi à Tadoussac. S'y ajoutent les rencontres amoureuses qu'il avait faites au cours d'autres courses semblables, autrefois (quatrième superposition !). Ici, au temps de l'aventure se mêle celui de l'écriture. Le déroulement « minuté » de l'acte d'écrire est interrompu à plusieurs reprises par des remontées verticales qui nous transportent à la clinique, où Bordeleau est devenu volontairement — nous l'apprenons en fin de séjour — un objet d'observations médicales. À partir de son arrivée à Chicoutimi, commence le compte à rebours marqué : Jour 6, Jour 5... Jour zéro. Ce que l'amour n'a pas réussi, le calcul de la froide raison le fera-t-il ? André Bordeleau qui s'insurge contre les avatars inéluctables de la vie,





contre l'imbécillité des hommes, aura-t-il choisi la « bonne » victime ? [Gilles DORION]

CONTES

Les Contes de la source perdue
Jeanne VOIDY
HMH, Montréal, 1978, 117 p.

Les quatorze contes de Jeanne Voidy, destinés aux jeunes et aux moins jeunes, se déroulent tous loin de la ville, dans le rang de la source perdue. Ils mettent en scène les animaux de la plus belle ferme de la région, celle de Jérémie et de Véronique, ou encore quelques bêtes qui habitent non loin de la ferme et qui rendent visite aux enfants du couple. Ces enfants, contrairement aux bêtes, ne sont pas nommés. On y rencontrera, à tour de rôle, la vache Cornélia, qui doit se résigner à aller finir ses jours ailleurs, non pas à cause de son âge avancé, comme la Grise des *Rapaillages* de Lionel Groulx, mais en raison de ses trop nombreuses espièglerie; Pénélope, la chienne aristocrate, qui renonce à la lutte et préfère la fuite au lieu d'affronter une rivale; Rose-Grise, la chatte tendre et maternelle, toute dévouée à sa progéniture, les poulets révoltés de la basse-cour, qui périssent un à un, en sautant par un carreau brisé... dans la gueule du loup; le cochon Adélard, de la ferme voisine, qui se plaît à rappeler à son maître, un ancien professeur d'université, alcoolique, que le plus cochon des deux n'est pas celui que l'on pense; le veau Goulu, savant astrologue, mort d'avoir trop longtemps scruté le ciel étoilé, au lieu de se contenter, comme ses semblables, de brouter l'herbe tendre; le lièvre Rapido, trop aventurier pour vivre longtemps; Mouffe, la mélancolique mouffette qui, se sentant rejetée, se jette à l'eau...

Autant de contes bien narrés, dans un style toujours alerte et soutenu, qui se contentent de véhiculer, le plus souvent, une morale implicite, discrète, parfois féroce... Mais sans sermon! À lire pour le plaisir, le charme, la détente. [Aurélien BOIVIN]

Miss Harriet
Guy de MAUPASSANT
Gallimard, Folio, Paris, 1978, 276 p.

Ce recueil contient douze nouvelles, douze petites histoires admirablement montées pour vous laisser au fond de la gorge une amertume goguenarde et un sentiment tenace de désespoir.

Dans *La ficelle*, un paysan se tracasse à en mourir parce qu'on le soupçonne d'avoir voulu s'approprier un portefeuille et qu'on le sait assez rusé pour avoir inventé de toute pièce les faits pourtant vrais qu'il avance pour se disculper. *Miss Harriet* est une vieille fille sèche et dévote qui se prend d'un amour violent et secret pour un jeune peintre, amour tellement inavouable qu'elle ne le révélera que par son suicide. Dans *Denis*, un domestique arrêté à la suite d'un menu larcin est condamné pour une vieille tentative d'assassinat que sa victime lui avait pourtant pardonnée...

Cet univers de vengeances froides, d'erreurs irréparables, de méchancetés gratuites continue pourtant à nous fasciner par un style précis et extraordinairement vivant. [Christian VANDENDORPE]

THÉÂTRE

Les Lois de la pesanteur
Pierre GOULET
Leméac, Montréal, 1978, 184 p. (Coll. Théâtre).

Créé l'été dernier au théâtre Beaumont-Saint-Michel par Lionel Villeneuve et Hélène Loiselle, dans une mise en scène de Pierre Villeneuve, *les Lois de la pesanteur* a obtenu un succès immédiat. Et pour cause! Le bon vaudeville est devenu une denrée presque aussi rare que le vaudeville québécois.

Fidèle au genre, Pierre Goulet nous plonge au cœur de la bourgeoisie industrielle québécoise: Armand Saint-Onge, « self-made man » un peu naïf, dirige une compagnie qui fabrique des chaussures. Derrière lui (comme derrière tout grand homme) sa femme Maggie, son fils Gerry qui échoue à ses examens de McGill, et sa fille Linda qui réussit très bien dans la gauche de l'UQAM. Marcel Renaud, inventeur-poète à l'emploi de Saint-Onge, a créé une « botte bionique » qui permet de marcher sur les murs sans autre soutien. Un industriel français, François de Montauban, intéressé à se lier « d'affaires » avec la maison Saint-Onge, débarque à Montréal avec sa femme Gina, une sociologue féministe italienne.

La rencontre du Québécois mal dégrossi et du Français un peu snob créera les quiproquos que l'on imagine. Mais *les Lois de la pesanteur* reste une pièce drôle, très réussie, où l'action ne se lasse pas de rebondir avec des calembours et des cocasseries qui vont de la conversion au féminisme de Maggie qui devient agent d'immeubles, à la conquête du marché américain des bottes bioniques par un exploit mémorable: l'ascension de l'Empire State Building par des pompiers de New York..., en passant bien entendu par les amours de Gina et de Marcel et par le départ pour Pékin de Linda. [Lucie ROBERT]

POÉSIE

Lettera amorosa
Marie José THÉRIAULT
Hurtubise HMH, Montréal, 1978, 89 p.

Voilà que l'amour devient tout l'univers, tout le temps, confluent de la rencontre d'un homme qui est tous les hommes et d'une femme, grande prêtresse d'une liturgie somptueuse, amour infiniment pur sur l'autel nu des corps offerts. Un magnifique recueil de poésie faite comme un grand chant d'action de grâce, cette grâce qui frôle parfois ceux qui s'aiment, attentifs à un rituel absolu et définitif; géographies de tous les espaces corporels, architectures des plus présentes et des plus célèbres — ossature, doigts, courbes et vallées —, parole-cri de l'extase qui murmure des mots ré-inventés. Une poésie heureuse comme un amour qui dure, fût-il de l'éternité d'un instant qu'on ne saurait plus oublier. « Comme il est chaste d'être nus — et grave — quand ta chair me concerne! Ah! le voici en moi multipliée, savante à mes mystères, s'éblouissant de moi soudain, immatérielle! » [André GAULIN]

Carnet du soir intérieur
Félix-Antoine SAVARD
Fides, Montréal, 1978, 206 p.

Savard se demande lui-même pourquoi continuer sa « naïve logomanie ». N'est-ce pas

nouveautés

celle de tout écrivain qui n'a jamais fini d'écrire, de s'expliquer, c'est-à-dire de se développer? En un sens, rien de neuf dans ce livre sinon ce discours sinusoïdal qu'affectionne le vieil homme de Charlevoix qui redit encore sa foi, son amour de la nature, qui salue diversement beaucoup de ses amis et qui parle beaucoup de son pays, le grand Canada, du pays plus intime de Charlevoix et de celui encore plus concret du corps dans son soir intérieur. Mais c'est toujours le poète qui l'emporte en tout cela, sur la politique, sur la vie courante et les simples gens qui retiennent pourtant son attention. Finalement, plus loin que cette volonté de se soumettre à Dieu et à l'ordre des choses, cet homme de tradition et homme de Dieu, s'abandonne bellement à l'univers du rêve et à ce monde que les écrivains essaient vainement et audacieusement de faire avec des vieux mots redécouverts et reconquis. Cela va plus loin que la soumission historique, plus loin que la fatigue morale, dans le pays de la mémoire où gîte souvent l'espérance. [André GAULIN]

Des cendres pour Cendrillon
Gilles-R. ARCHAMBAULT
Soléitude
Jean-François CRÉPEAU
Les éditions Mille Roches, Saint-Jean, 95 p.

Cette maison d'édition fête son deuxième anniversaire en publiant deux de ses poètes, c'est-à-dire des poètes du Richelieu puisque cette maison d'édition y a ses racines et s'intéresse plus particulièrement à cette Loire québécoise. Deux beaux livres comme ceux du Noroît, une autre maison d'édition régionale, tant par leur format que par leur contenu. Deux jeunes poètes se font ainsi entendre et leur discours est celui de l'intérieur, l'expression de l'intime manière de vivre. Le texte d'Archambault est vif, dans sa phrase plutôt courte, avec une mise en page originale puisqu'il faut lier l'ensemble, y compris les grands titres pour refaire tout le panorama intérieur du poète. Car ce poète est marqué par la ville, la ville hachurée, où il vit avec Cendrillon, dans son petit trois pièces. Le texte de Crépeau, au contraire, est un long chant intérieur, qui cherche à retrouver l'enfant menacé d'anonymat, d'errance et d'exil. C'est un long phrasé soutenu d'un long souffle de mémorial. Deux poètes lyriques d'un Richelieu qui coule comme il peut dans l'usure industrielle et historique. [André GAULIN]

Gilles Hénault: lecture de Sémaphore
Hugues CORRIVEAU
P.U.M., Montréal, 1978, 162 p.

Le poète est un lecteur de signes et son révélateur, attentif qu'il est aux images de la vie. Gilles Hénault serait en ce sens un plus-que-poète, attentif en son guet aux signes, précieux dans son rôle sémaphorique. Le livre de Corriveau permettra de mettre en valeur l'œuvre majeure de Gilles Hénault qui, depuis *L'Invention de la roue* surtout, a donné au Québec une poésie à la fois ample et simple, silence et sortilèges. Une occasion à ne pas manquer de nouer avec Hénault, si ce n'est déjà fait. [André GAULIN]

CRITIQUE

Paul-Marie Lapointe: la Nuit incendiée
Jean-Louis MAJOR
Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal 1978, 136 p.

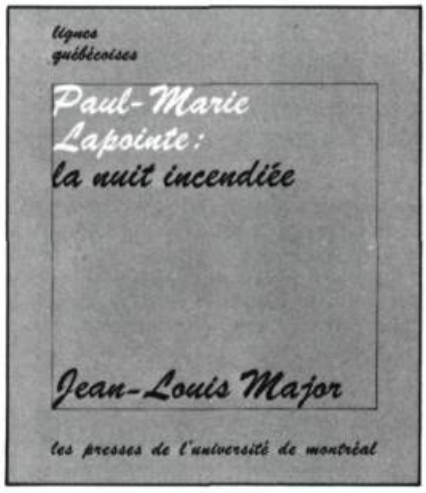
La dernière étude de Jean-Louis Major portant sur les deux textes de Paul-Marie Lapointe *le Vierge incendié* et « Nuit du 15 au 26 novembre 1948 » (d'où le titre *la Nuit incendiée*), constitue, par le fond et par la forme, un essai critique d'une rare rigueur intellectuelle. L'analyse minutieuse, voire acharnée, de ces deux groupes de textes poétiques obéit à une logique opérationnelle à travers laquelle l'auteur vient adjoindre des éléments de rhétorique, de stylistique et de phonétique. Ce parcours analytique comporte ses propres limites. Aussi, certains passages sont-ils abscons tant l'auteur semble vouloir arriver à ses fins de démonstration en minimisant l'explication pratique. Mais est-ce là un reproche? Ne s'agit-il pas du but même de la critique qui est de renvoyer à l'œuvre plutôt que de fournir l'interprétation définitive d'un texte?

Les neuf chapitres du livre comportent plusieurs sous-titres identifiés par un vers ou un mot-clé autour duquel s'organise l'appareil critique. Les six premiers chapitres traitent du *Vierge incendié* tandis que le septième fait état de la signification des mots, des phrases et des poèmes qui constituent son premier champ d'investigation. Le huitième chapitre est entièrement consacré à « Nuit du 15 au 26 novembre 1948 », pour aboutir finalement au neuvième et dernier chapitre, trop bref à mon avis, qui rend compte de l'expérience poétique de Paul-Marie Lapointe dans ses deux tentatives d'écriture automatique. Le volume est complété par quelques repères biographiques et des éléments de bibliographie.

Le style d'écriture de Jean-Louis Major colle à la matière verbale qu'il étudie; s'il s'en détache, c'est pour renforcer son argumentation de subtilités théoriques qui lui permettent le passage d'un niveau d'analyse à un autre. « Cette lecture structurale, qui incorpore l'appareil critique à un acte d'écriture propose la rencontre de deux discours et réactualise les textes de Paul-Marie Lapointe », tel est exprimé à l'endos du livre le but que s'est fixé l'auteur et qu'il a su rendre de façon juste et agréable à lire. [Roger CHAMBERLAND]

Adrienne Choquette
lue par Suzanne Paradis
Suzanne PARADIS
Les Presses Laurentiennes,
Notre-Dame-des-Laurentides, 1978, 225 p.

Rarement titre n'a mieux convenu à un ouvrage de critique littéraire. Si la réédition des *Confidences d'écrivains canadiens-français*, en 1978, de même que la parution successive, depuis 1975, de *Je m'appelle Pax*, de *Laure Clouet*, de *La nuit ne dort pas*, du *Temps des villages* et la réédition de *La coupe vide* ont vraiment fourni à Suzanne Paradis l'occasion rêvée de parler de l'œuvre admirée d'une amie chère, les Presses Laurentiennes auront fait coup double. La manière de Suzanne Paradis intéresse, attire et séduit. Elle ne se livre pas à une analyse sèche, désincarnée, abstraite. Mais, avec un style d'une limpidité merveilleuse, dans de belles phrases patiemment travaillées, riches en réflexions minutieuses, justes et fines, chargées d'émotions sensibles et délicates, elle ranime le texte de son amie écrivain, en examine les ressorts secrets, en découvre ou en suppose les intentions tacites ou avouées. Elle fait tout cela sans un appareil scientifique patenté, au moyen d'une approche lente et sympathique, dont les vues pertinentes jettent un éclairage net et vivifiant sur une œuvre injustement traitée jusqu'ici.



Son ouvrage constitue un recueil d'études sur l'œuvre d'Adrienne Choquette, mais un recueil organique reliant les différentes étapes de cette vie d'écrivain. Elle présente brièvement (un peu trop, à mon gré) les *Confidences*, examine longuement (à bon droit) *La coupe vide*, consacre un solide exposé aux nouvelles, puis à *Laure Clouet* et au *Temps des villages*. Elle se livre ensuite à une analyse de la veine poétique d'Adrienne Choquette, de son emploi de l'épithète et des thèmes principaux de son œuvre: l'adolescence, le destin et la prédestination, la femme, et des textes inachevés de la romancière. Ces études sont complétées, en appendice, par la publication de onze poèmes — parus dans divers périodiques — et de deux textes inachevés et jusque-là inédits: «Quelqu'un attend quelqu'un» et «Mon grand-père en fleurs», ainsi que par un index bio-bibliographique et de nombreuses photographies de l'écrivain et de sa famille. En somme un ouvrage attachant et agréable à lire.

[Gilles DORION]

ESSAI

Chaque jour, l'indépendance...
Pierre VADEBONCŒUR
Leméac, Montréal, 1978, 118 p.
(Collection Indépendances).

Il s'agit ici d'un recueil des articles publiés par l'auteur dans le défunt hebdomadaire *Le Jour*. C'est donc dire que ce petit livre s'adresse particulièrement au militant péquiste. La stratégie pour faire l'indépendance, en effet, y occupe une place privilégiée. Aux artisans et partisans de l'indépendance pure et dure, il souligne certaines vertus de l'étapisme. Il ne faut pas oublier que ceux de qui on sollicite l'indépendance sont ceux-là même à qui, suite à un référendum victorieux, l'on offrira un projet d'association économique. Pour leur faire accepter le second, il faut leur faire accepter, voire désirer la première. Quoi de plus normal, dès lors, que de faire vibrer la corde sensible de ces futurs partenaires en situant la critique du fédéralisme sur le plan duquel, spontanément, ils souscrivent: l'économique.

Bon nombre de ces militants vivent encore à l'heure de l'opposition au gouvernement Bourassa, trop longtemps irrités par le pouvoir. C'est dans la logique de leur formation de militants que d'escompter davantage du gouvernement péquiste. Ce dernier, pourtant, n'a guère d'autre choix que d'agir avec prudence, dans les circonstances, et graduer ses mesures en tenant compte de leur effet sur une situation qui ne sera que trop portée à s'envenimer d'elle-même, écrit Pierre Vadeboncœur. La modération est une garantie de réussite, pour le référendum, comme elle le fut, il y a deux ans, pour la prise du pouvoir. C'est elle qui permit au parti québécois d'émerger comme une force qui réunit dans le mouvement, et non comme un élément qui s'y marginalise et aboutit à l'impasse en s'excluant.

[René BEAUDIN]

Les collèges classiques au Canada français
Claude GALARNEAU
Fides, Montréal, 1978, 287 p.

Avec l'Église catholique le collège classique constitue probablement l'institution la plus stable de l'histoire des Canadiens français. Il a survécu à de nombreux régimes politiques et à des institutions comme la milice et la tenure seigneuriale. Avec lui disparaît donc une assise de notre vie culturelle. Claude Galarneau entreprend d'en écrire l'histoire maintenant qu'elle est complète. Ce n'est pas une mince tâche que de couvrir une époque qui s'étend de 1620 à 1970, presque toute l'histoire du Canada. Pour ne pas s'égarer dans les méandres de la petite histoire, il faut beaucoup de méthode et de rigueur, ce dont l'historien Galarneau est abondamment pourvu.

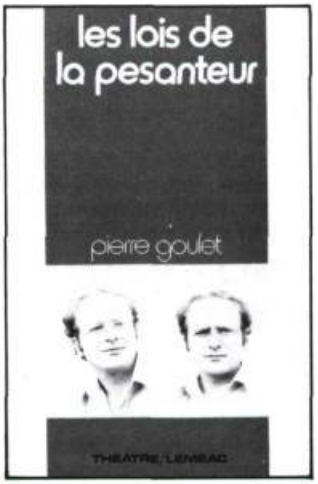
Pour traiter un sujet aussi vaste, la documentation ne fait cependant pas défaut. Bien sûr, il existe plusieurs monographies de collèges classiques, et des annuaires qui rapportent des éphémérides, mais ce n'est pas de l'histoire événementielle que veut écrire Claude Galarneau. Il retourne aux sources et trouve dans les collèges des richesses archivistiques inexploitées: correspondance des supérieurs, annales, procès-verbaux, listes des professeurs et des élèves, programmes d'études, notes de cours, résultats scolaires, cahiers d'honneur, catalogues de bibliothèques... et j'en passe. Il s'agit d'une documentation immense, touffue, difficile à ordonner et plus difficile encore à interpréter. Tout autre que Claude Galarneau pourrait être pris de panique devant la tâche à accomplir. Mais en historien chevronné, il sait distinguer l'accessoire du principal. On reste étonné de la logique de son plan ainsi que de la facilité avec laquelle il fait ressortir les lignes directrices d'une époque.

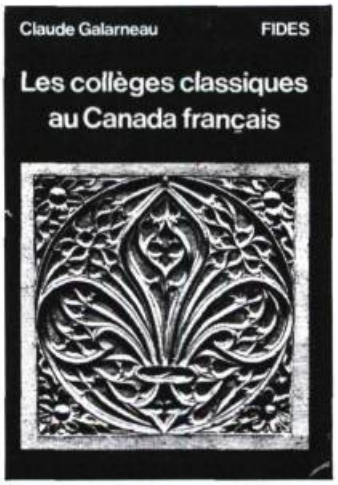
Dans une première partie, il décrit l'origine et le développement des collèges classiques au Québec et dans la diaspora. Chaque maison possède évidemment sa petite histoire que les anciens se font fort de véhiculer. Ils seront déçus, car ce n'est pas à ce niveau que se situe la présente histoire. Seuls les grands courants sont décrits, fractionnés en périodes plus ou moins longues. Des années charnières de 1840, 1920, 1940, 1970, seule l'année 1920 ne paraît pas s'imposer de soi. Elle ne s'appuie sur aucun événement politique important, mais l'auteur sait bien indiquer les convergences qui déterminent le début d'une nouvelle période.

La deuxième partie, «les Enseignants et les enseignés», repose sur une documentation de première main et projette un éclairage entièrement nouveau sur la question. Elle explique en bonne partie la médiocre qualité de l'enseignement. La rotation excessive du corps professoral et l'origine surtout populaire des élèves ne favorisent pas le climat intellectuel. Par contre les ruraux réussissent mieux en général que les citadins.

La troisième partie, intitulée «les Pratiques pédagogiques et l'idéologie», décrit les programmes des classes de grammaire et d'humanité, des classes de philosophie et de sciences et met en évidence les grandes données d'une pédagogie entièrement fondée sur l'émulation. Claude Galarneau, parfaitement au courant de l'histoire de l'éducation et des institutions culturelles depuis l'Antiquité, replace le phénomène éducatif québécois dans la grande tradition humaniste et ouvre ainsi des perspectives de continuité que l'on ne soupçonnait pas.

Le dernier chapitre, «Défense et illustration des collèges classiques», nous laisse un peu sur notre appétit. Dès le début du XIXe siècle, l'enseignement classique commence à être contesté et il l'est constamment par la suite. On lui attribue périodiquement l'infériorité





économique des Canadiens français et leur piètre performance dans le monde des affaires. Le parti libéral, en particulier, doit toujours maintenir en laisse ses radicaux qui reviennent sans cesse sur la nécessité d'une réforme de l'éducation. Les collèges classiques se sont toujours vaillamment défendus jusqu'en... 1966. Leur contestation souvent virulente devrait tenir une place plus importante dans une histoire des collèges classiques.

L'édition de format réduit, mais fort bien présentée, comporte de nombreux graphiques qui facilitent la compréhension des situations importantes.

Il s'agit donc d'un ouvrage capital pour l'intelligence de la culture et de la civilisation québécoise. [Maurice LEMIRE]

Antoine Gérin-Lajoie homme de lettres
René DIONNE
Éditions Naaman, Sherbrooke, 1978, 434 p. (Coll. Études).

Voilà enfin la première étude d'ensemble de l'un des écrivains québécois les plus connus du XIXe siècle, Antoine Gérin-Lajoie, né à Yamachiche en 1824 et mort à Ottawa en 1882, après avoir laissé à la littérature quelques œuvres marquantes, dont *Jean Rivard, le défricheur* et *Jean Rivard l'économiste, le Jeune Latour*, notre première tragédie en vers, et une chanson universellement connue depuis que Nana Mouskouri l'a promenée sur les scènes du monde, *Un Canadien errant*. L'étude très sérieuse et solidement documentée de René Dionne dépasse toutefois la simple monographie. Elle est aussi une histoire de l'éducation au Bas-Canada, une histoire du village de Yamachiche et encore une histoire des idées et des mentalités au XIXe siècle. Elle se divise en cinq parties: la Naissance de l'homme de lettres, ses années de formation, ses rêves et ses désillusions, ses devoirs et son destin. Suivent des notes sur le théâtre dans les collèges classiques au siècle dernier, des textes de Gérin-Lajoie, dont les paroles d'*Un Canadien errant*, le texte d'un discours désormais célèbre sur l'histoire du Canada paru, tout comme *le Jeune Latour*, dans *l'Aurore des Canadas*. Termine cette étude une très riche et très sérieuse bibliographie des œuvres publiées par Gérin-Lajoie et des écrits consacrés à cet homme de lettres.

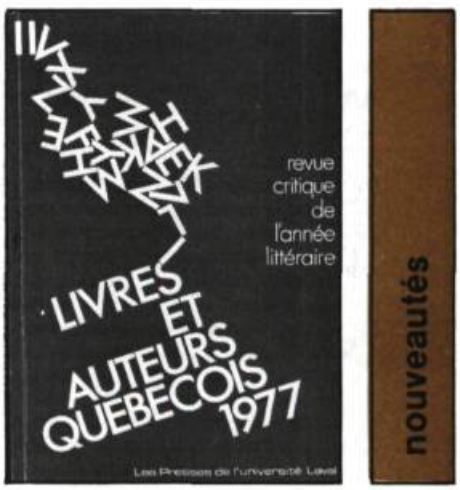
Une telle étude est un modèle du genre dont devraient s'inspirer tous ceux qui s'intéressent à sortir de l'ombre nombre de nos écrivains. [Aurélien BOIVIN]

Cahiers de l'Académie canadienne-française.
15 - Victor Barbeau. Hommages et tributs.
Fides, Montréal, 1978, 191 p.

Après les *Mélanges* en l'honneur de Lionel Groulx, de Paul Wyczynski, de Marcel Trudel, de Luc Lacourcière, voici maintenant les *Hommages et tributs* à Victor Barbeau, parus dans le quinzième numéro des prestigieux *Cahiers de l'Académie canadienne-française*. Une vingtaine d'écrivains, « académiciens » pour la plupart, viennent raconter des souvenirs (Roger Duhamel, Jacques Hébert, Gérard Parizeau) ou rappeler la présence de Victor Barbeau, coopérateur (François-Albert Angers), défenseur de la langue française (Edmond Robillard, Guy Frégault, René de Chantal), pamphlétaire et critique littéraire redoutable (Gilles Marcotte, Adrienne Choquette). À côté de ces témoignages se trouvent des articles de fond sur la culture, l'histoire et la littérature (Pierre de Grandpré, Fernande Saint-Martin, Jacques Poisson), des poèmes (Simone Routier, Suzanne Paradis, Gustave Lamarche) et des réflexions de tout genre (Andrée Maillet, Rina Lasnier, Robert Choquette, Marcel Trudel, Robert Rumilly).

De cette « courtepointe » littéraire quelque peu bigarrée, faite de retailles multiformes, se dégage un portrait original de Victor Barbeau et de son époque. Ce franc-parleur opiniâtre est maintenant le dernier survivant de la génération du *Nigog* et de l'École littéraire de Montréal. Écrivain et frondeur de la trempe des Jules Fournier, Olivar Asselin ou Albert Pelletier, Victor Barbeau admet avoir écrit presque systématiquement à contre-courant de son temps et de ses contemporains. Il demeure, pour reprendre ce qu'il a lui-même dit de Paul Morin, « un homme tiré à un seul exemplaire ». [Kenneth LANDRY]

Livres et Auteurs québécois 1977
Sous la direction de Marcel BÉLANGER
Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1978, 350 p.

Livres et Auteurs québécois est, comme l'indique son sous-titre, « la revue critique de l'année littéraire ». L'édition de cette année innove : tel qu'annoncé l'an dernier, le comité de rédaction a carrément supprimé les sections « Sciences de l'homme » et « Arts », dont les meilleures œuvres sont récupérées par la section « Essais ». Tout comme celles de section « Langue et Linguistique » qui subiront le même sort l'an prochain. Et, comme pour se mieux faire regretter, les textes de cette dernière section sont, cette année, particulièrement enrichissants et d'une grande rigueur scientifique. Lisez, par exemple, l'étude critique de Thomas Lavoie sur le *Dictionnaire de la langue québécoise rurale* de David Rodgers !

Quant aux études consacrées aux œuvres littéraires, elles sont souvent signées par des spécialistes qui ont du métier et rendent bien compte de l'œuvre (Voir *Ces enfants de ma vie* de Gabrielle Roy ou *Il n'y a pas de pays sans grand-père* de Roch Carrier, par exemple). D'autres sont nettement plus faibles, — c'est souvent le cas d'un ouvrage collectif, — quand elles ne sont pas tout simplement des coups bas ou des règlements de compte, telle cette analyse de Jean-Pierre Boucher consacrée aux *Gants jetés* d'Émile Martel ou celle de Luc Bouvier consacrée aux « poètes du dimanche » Jean-E. Racine, Guy Désilets et Madeleine Guimont, comme il les qualifie, et qui, toujours selon le petit pontife, n'auraient pas dû être publiés parce qu'ils ne sont pas connus. Pourquoi publie-t-il alors son compte rendu ? De telles études déparent *Livres et Auteurs*. De plus, pourquoi ignore-t-on un certain nombre d'œuvres, telle *la Beauceronne*, de Jean-Louis Roy ou *le Calepin d'un menteur* de Francœur ? Pourquoi analyser les *Œuvres poétiques* de DesRochers et pas *les Rapaillages* de Groulx ou les *Contes et Récits* de Faucher de Saint-Maurice pour lequel il aurait fallu dénoncer le manque de rigueur et d'honnêteté du présentateur ? Et le silence entourant la volumineuse bibliographie de Marc Gagné sur Gilles Vigneault ne s'explique pas. Pas plus que l'absence des Quinze dans la liste des maisons d'édition québécoises ! [Aurélien BOIVIN]